

De la science comme censure

Le gène du doute de Nicos Panayotopoulos, Traduit du grec par Gilles Decorvet, Gallimard, « Du monde entier », 210 p.

Francis Farley-Chevrier

Numéro 199, novembre–décembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18967ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Farley-Chevrier, F. (2004). De la science comme censure / *Le gène du doute* de Nicos Panayotopoulos, Traduit du grec par Gilles Decorvet, Gallimard, « Du monde entier », 210 p. *Spirale*, (199), 58–58.

DE LA SCIENCE COMME CENSURE

LE GÈNE DU DOUTE de Nicos Panayotopoulos

Traduit du grec par Gilles Decorvet, Gallimard, « Du monde entier », 210 p.

C'est le propre des régimes totalitaires que d'accorder la parole à qui bon leur semble, de décider qui est un écrivain et qui ne l'est pas, reléguant ce dernier dans le silence ou la clandestinité. De telles mesures sont prises au nom de la survie du régime, de son bon fonctionnement, alors qu'il reste toujours à l'écrivain interdit la solution de l'exil. Mais que se passe-t-il lorsque ces mesures n'obéissent pas à une idéologie, à une croyance, et relèvent de la plus stricte objectivité, sans qu'il soit possible de se tourner vers la moindre terre d'exil? Nous entrons sans doute alors dans le règne de la terreur reconnue et acceptée, parce que la logique qui la sous-tend est démontrable.

Nicos Panayotopoulos aborde cet enjeu dans *Le gène du doute*, sous la forme d'un récit à l'ironie délicate mais qui ne manque pas de jeter un regard sévère sur l'attitude adoptée de nos jours face à une culture qui n'est même plus un objet marchand, mais un objet tout court jugé à l'aune du savoir, peut-être même de l'utilitarisme. Se déroulant dans les années 2026 à 2099, assez semblables, en fait, à celles où nous vivons, l'histoire relate, sous la forme d'une « confession » annotée autour de laquelle gravitent des personnages imaginaires mais pourtant situés historiquement, la descente aux enfers de James Wright, un écrivain qui, après des débuts prometteurs, perd la faveur des critiques et des lecteurs, n'étant plus en mesure de publier quoi que ce soit. Après des années d'errance, il doit se contenter de connaître le succès en prêtant sa plume à un *golden boy* en panne d'inspiration.

Et alors? Pourquoi situer dans l'avenir une histoire archi-connue, énième variation du destin des *blacklisted*, des *underground*, des clandestins (racontée de surcroît selon le schéma classique du moribond qui écrit sa confession recueillie ensuite par une âme charitable qui la publie en y contribuant d'une préface)? Parce que James Wright est la victime d'un nouveau genre de censure : la censure par le savoir. Tout commence en effet lorsqu'un généticien, dont les rêves d'artiste de jeunesse ont été écrasés par la critique, découvre le gène de la création artistique, c'est-à-dire « dans le chaos du matériau génique, ces

signes qui déterminent le véritable créateur, étayant de la sorte, et définitivement, l'adage *Poeta nascitur non fiat!* » Au sortir d'une (nouvelle) période difficile marquée par un aplatissement continu de la diversité, les industries culturelles voient dans cette découverte la solution idéale pour faire mouche à tout coup, et au moindre coût : « *Du moment que le test existait, à quoi bon s'encombrer encore de comités de lecture ou de responsables d'édition?* »

Tout individu qui souhaite diffuser ses créations doit en conséquence passer le test avant même de montrer ses œuvres. Un nouvel ordre artistique se met en place et les enfants testés positifs à la naissance (les « bébés savants ») sont dès lors conditionnés afin de produire à l'orée de l'âge adulte des œuvres dont la valeur ne saurait bien entendu être mise en question. De même, les familles d'artistes décédés et méconnus comptent sur un test positif pour monnayer le talent désormais maintenant « démontré » de leur ancêtre. Le destin de l'art se joue désormais sur un tout autre terrain : « [...] il était plus probable de croiser un auteur rongé par son frein dans la salle d'attente d'un laboratoire agrégé plutôt que dans le vestibule d'un bureau d'éditeur. » Ce test, Wright refuse de le passer. Par orgueil et par crainte de la vérité, préférant en cela le doute permanent, ou plutôt le doute sur lui-même, au lieu d'accorder foi à qui l'exige. Pilonné, tombé dans la dèche, il reprendra la plume des années plus tard afin de séduire sa voisine, une prostituée qui, elle, est loin d'être saisie par les doutes qui l'étouffent, lui. À la faveur de ce nouveau souffle qui l'anime, Wright se fait ironiquement récupérer par un éditeur qui a besoin de « nègres » afin de pallier la décevante production des écrivains pourtant « touchés » par la grâce du gène « dans un monde où le doute n'avait plus droit de cité, dans un monde où les surprises avaient été interdites de jure ».

Croire au doute

On a froid dans le dos à imaginer seulement ce que deviendraient dans un tel monde la littérature et l'art en général, écrasés sous la botte de la génétique, ce totalitarisme nou-

veau genre. Mais il n'est pas besoin d'attendre le délire génétique pour s'inquiéter, puisqu'il n'y a qu'à penser aux conglomérats régnant à cette heure même sur plus des trois quarts de l'édition et qui n'en ont que pour des valeurs « sûres ». Car c'est là leur ultime objectif : éliminer le doute, supprimer le risque.

À cet égard, le roman de Panayotopoulos explore deux manifestations du doute : d'une part, le doute comme synonyme d'appréciation, de goût, et d'autre part, ce doute qui entame la confiance, l'assurance. Le test génétique éradique ainsi ces deux acceptions puisque s'il n'est plus nécessaire de se tracasser pour savoir si telle œuvre est valable ou non, les créateurs, désormais objectivement reconnus comme tels, n'ont plus à se questionner sur leur talent. Mais, comme le dit un personnage du roman, jeune artiste violemment opposé au test, le doute est « *le matériel, mais aussi la force de l'artiste* ». En refusant de passer le test, néanmoins, Wright perpétue le doute : la critique qui a succédé aux éloges a semé en lui un doute qu'il a volontairement entretenu, préférant le silence à la certitude que lui aurait apportée le test, quelle que fût son issue. Certitude devient ainsi synonyme de stérilité, non seulement pour les artistes, mais aussi pour les critiques, qui n'ont plus leur raison d'être puisque la science se charge de faire leur travail, éradiquant ainsi les débats, polémiques et remises en question à partir desquels la création pouvait se mettre en marche.

Toutefois, le succès de Wright en tant que « nègre » confirme que la certitude n'est bien qu'une apparence, une apparence que l'appendice clôturant le roman achève de lézarder en ménageant un retournement qui provoque la surprise, d'autant plus que le lecteur, ironiquement, n'entretenait plus de doutes quant à l'issue du récit. En dévoilant *in fine* à quel point toute vérité est fragile, parce que — même au nom de la science — toujours capable d'être mensonge, le roman de Panayotopoulos rappelle que le doute libère plus qu'il n'écrase et qu'en cela, il mérite notre confiance.

FRANCIS FARLEY-CHEVRIER